



LE  
VOLLEUR  
D'  
ORCHI-  
DÉES

*Une enquête de*

SUSAN ORLEAN

---

Éditions  
du sous-  
sol



*LE* Une  
enquête

*VOLEUR  
D'ORCHI-  
DÉES*

de Susan  
Orlean

Titre original  
*The Orchid Thief*

Le livre a été publié pour la première fois en 1998 par Random House,  
New York.

© 1998, Susan Orlean

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2018  
pour la traduction française

Conception graphique : gr20paris

ISBN : 978-2-36468-203-5

# Le Voleur d'orchidées

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sylvie Schneider

Susan Orlean

FEUILLETON  
Non-Fiction

---

Éditions  
du sous-  
sol



À mes parents, Arthur et Edith



# *LA SERRE DU MILLIONNAIRE*

Grand, maigre, yeux clairs, épaules voûtées, John Laroche est d'une beauté incontestable même s'il a perdu toutes ses dents de devant. Il a l'allure d'un spaghetti *al dente* et la nervosité d'un joueur assidu de jeux vidéo. Laroche a trente-six ans. Jusqu'à récemment, il travaillait pour les Séminoles. Il créait une pépinière et un laboratoire de culture d'orchidées dans la réserve de la tribu à Hollywood en Floride.

Laroche passe pour un original aux yeux de beaucoup. Ainsi les Séminoles lui donnent deux surnoms : Fauteur de troubles et Cinglé à peau blanche. Un jour qu'il me racontait son enfance, il a fait observer : "Ma parole, j'étais vraiment un môme bizarre." D'aussi loin qu'il se souvienne, il était un collectionneur compulsif. À l'âge de neuf ans, ses parents lui avaient permis de choisir un animal de compagnie : il avait jeté son dévolu sur une petite tortue, en avait ensuite réclamé dix, entrepris d'en élever et d'en vendre à d'autres enfants, incapable de penser à autre chose. Puis il avait estimé que sa vie ne valait pas la peine d'être vécue faute de parvenir à rassembler chaque spécimen d'espèces de tortues connues dans le monde, dont une géante des Galápagos de la taille d'un canapé. Après quoi, du jour au lendemain, il avait cessé d'aimer les tortues et était tombé éperdument amoureux de fossiles de l'ère glaciaire. Il en

faisait collection, les vendait, prétendait ne vivre que pour eux, avant de les abandonner pour une autre monomanie – la taille de pierre, me semble-t-il – à laquelle il avait renoncé pour se focaliser sur la collection d'anciens miroirs dont il restaurait le tain. Les passions de Laroche naissent à l'improviste et se terminent d'une manière aussi explosive que la déflagration d'une voiture piégée. La première fois que je l'ai rencontré, il ne s'intéressait qu'aux orchidées, notamment les orchidées sauvages du parc national de Fakahatchee Strand. Au terme des deux années suivantes, dont j'ai passé le plus clair dans son sillage, il se débarrasserait de toutes ses orchidées et jurerait qu'il n'en aurait plus jamais. C'est un homme qui tient généralement parole. Longtemps auparavant, entre sa période fossiles et ses vieux miroirs, il avait eu une phase poissons tropicaux. Il plongeait régulièrement pour en attraper et posséda jusqu'à soixante aquariums chez lui. Cela aussi a pris fin. Non pas progressivement : il y a renoncé il y a dix-sept ans, jurant de ne jamais retourner dans l'océan. Et il a beau vivre au bord de l'Atlantique, il n'y a pas trempé les pieds depuis.

Laroche possède une connaissance encyclopédique, mais c'est un autodidacte qui n'a pas poussé ses études au-delà d'une scolarité normale dans un lycée du nord de Miami. De temps à autre, en proie à la nostalgie, il songe à la vie qu'il aurait pu mener s'il avait suivi un cursus universitaire plus conventionnel. Il est convaincu qu'il aurait pu être un neurochirurgien dont les découvertes capitales lui auraient apporté fortune et célébrité. Au lieu de quoi, il habite avec son père dans un bungalow délabré, et a toujours eu du mal à joindre les deux bouts et encore par des voies inhabituelles. Son optimisme est l'un de ses atouts – dans

presque toutes les situations, dont les plus catastrophiques, il décèle une issue positive. Un jour, il avait renversé un pesticide toxique dans une plaie de sa main, ce qui lui avait provoqué des complications irréversibles au cœur et au foie. Il s'en était félicité car cela lui avait permis de placer un article intitulé "Êtes-vous prêt à mourir pour vos plantes?" dans une revue de jardinage. Lorsque je l'ai rencontré, il écrivait un guide sur l'art de faire pousser des plantes chez soi. Il comptait le promouvoir dans *High Time*, un magazine consacré à la marijuana, sans préciser que, cultivée selon ses méthodes, la plante ne développerait jamais de propriétés psychoactives. C'était l'un de ses projets de prédilection. Outre l'argent que ce livre lui ferait gagner (c'était toujours bon à prendre), il encouragerait les gamins à jardiner (la vertu par excellence), tandis que l'information manquante les empêcherait de se défoncer puisqu'ils cultiveraient des plantes inoffensives (une inestimable magnanimité). Il tirait une grande fierté de ce dernier élément, persuadé que, lorsque les jeunes ayant acheté le guide comprendraient qu'ils avaient perdu du fric en tentant de commettre un délit – à savoir faire pousser et consommer de l'herbe –, ils comprendraient également que le crime ne paye pas, et ce grâce à John Laroche, un spécialiste de ce genre de plans, associant moralité et forfaiture à une perspective de gain. À l'instant où l'on conclut que l'homme n'est qu'un banal escroc, il expose d'autres raisons honnêtes quoique toujours lucratives à ses malversations. Il aime se présenter comme un salaud astucieux. Il préconise la manière forte, surtout si cela lui permet d'atteindre son but et, par-dessus le marché, de surprendre tout le monde sur la façon dont il a réussi à s'en tirer. C'est un homme

déroutant. Je n'ai jamais connu un être amoral qui ait une conscience morale aussi élevée.

Ma première rencontre avec John Laroche a eu lieu il y a quelques années au tribunal du comté de Collier à Naples, en Floride. Je m'y étais rendue parce qu'un article de journal au sujet d'un Blanc – Laroche – et de trois Séminoles qu'on avait arrêtés en possession d'orchidées rares volées dans ce qu'on appelle la réserve naturelle de Fakahatchee Strand avait retenu mon attention. On y trouvait la description du parc marécageux situé à proximité de Naples où abondent plantes et arbres d'exception, dont certains ne poussent nulle part ailleurs aux États-Unis, d'autres nulle part ailleurs dans le monde. Les orchidées sauvages étant désormais considérées en voie de disparition, les sortir de leur habitat est illégal d'autant plus s'il s'agit d'un bien du domaine public tel que le Fakahatchee. D'après le journal, Laroche était le meneur des braconniers. Il avait donné aux officiers de police le nom correct de la variété botanique de toutes les plantes volées, en leur expliquant qu'elles étaient destinées à un laboratoire où elles seraient clonées à des millions d'exemplaires puis vendues à des collectionneurs d'orchidées du monde entier.

Dans la masse de journaux régionaux que j'ai pour habitude de lire, je relève les articles les plus courts et, surtout, ceux où des mots se côtoient d'une manière insolite. En l'occurrence, l'association de "marais", "orchidées", "Séminoles", "clonage" et "malfaiteur" m'a intéressée. Ce genre d'histoires a parfois davantage de fond qu'il n'y paraît, un aperçu sur la vie se déployant à la manière de boules de papier japonaises qui s'épanouissent quelques instants après qu'on les

a laissées tomber dans de l'eau, formant une fleur tellement magnifique qu'on a du mal à croire n'avoir vu auparavant qu'une boule de papier et un verre d'eau. Pour l'affaire de l'orchidée séminole, le juge avait prévu une audience peu de semaines après ma lecture de l'article, aussi ai-je décidé de me rendre à Naples, afin de vérifier si le phénomène en question se produirait.

Je suis partie de New York au cœur de l'hiver ; une chaleur poisseuse régnait à Naples ; de l'avion, j'ai vu de lourds nuages noirs caracoler à l'horizon. J'ai pris une chambre dans un grand hôtel donnant sur la plage et, ce soir-là, je suis restée sur le balcon pour regarder l'orage éclater au-dessus de l'eau. L'audience était fixée à 9 heures le lendemain matin. Lorsque je suis sortie du parking de l'hôtel, le gardien s'est penché vers ma vitre et m'a conseillé de conduire avec prudence : "Vous comprenez, les voitures volent quand il pleut ici." Une odeur de daïquiri émanait de lui, sans doute s'agissait-il de lotion solaire. Nulle part au monde, il n'y a autant de terrains de golf qu'à Naples. Malgré la chaleur et le mauvais temps, tous les clients de l'hôtel portaient la tenue adéquate et martelaient le trottoir de leurs chaussures cloutées.

Le tribunal se trouvait à quelques kilomètres au sud de la ville, un bâtiment apparemment neuf, en pierre blanche piquetée de coquillages fossilisés. La salle d'audience était presque vide. Le silence n'était rompu que par le craquement des bancs de bois et le bruit émis par un homme assis à l'avant qui se raclait la gorge. Au bout d'un moment, j'ai reconnu Laroche : j'avais vu sa photo sur le journal. Il n'avait fait aucun effort vestimentaire. Il portait des lunettes de soleil enveloppantes, une chemise à imprimé paysage, une casquette de base-ball des Hurricanes de Miami, un

pantalon grisâtre usé qui pendouillait sur son postérieur. Il avait l'air en manque d'une cigarette. Quand la juge est entrée et s'est installée dans son fauteuil, il était en train de se lever ; il s'est renfrogné et s'est rassis. Le procureur s'est alors mis debout pour lire l'accusation du ministère public : le 21 décembre 1994, Laroche et ses trois assistants séminoles avaient dérobé dans les marais de Fakahatchee, en toute illégalité, plus de deux cents orchidées et broméliacées d'une variété très rare en voie de disparition, et été appréhendés en possession de quatre taies d'oreiller remplies de fleurs. Deux délits passibles de peines de prison et amendes.

La juge écoutait d'un air impénétrable. Une fois que le procureur a eu terminé, elle a appelé Laroche à la barre. Celui-ci s'est relevé bruyamment, puis s'est avancé d'un pas nonchalant au milieu de la salle d'audience, la tête tendue vers la juge, les pouces glissés dans les passants de son pantalon. Après lui avoir lancé un regard, la juge l'a prié de décliner son identité et de décrire ses compétences de botaniste. Laroche a remué un pied, haussé les épaules : “Je suis consultant en horticulture, madame le juge. Cela fait environ douze ans que je suis horticulteur et j'ai été propriétaire d'une pépinière contenant beaucoup de plantes d'une inestimable valeur commerciale et ethnobiologique. J'ai une très grande expérience des orchidées et de la micropropagation asexuée d'orchidées en culture aseptique.” Il s'est interrompu le temps de parcourir des yeux la salle : “Franchement, madame le juge, je ne connais pas d'homme plus intelligent que moi.”

Malgré mes innombrables séjours en Floride, je n'avais jamais entendu parler de la réserve naturelle de Fakahatchee Strand, ni des orchidées sauvages,

jusqu'à ce que je découvre John Laroche. J'ai grandi en Ohio. Ma famille a longtemps passé les vacances d'hiver à Miami Beach, dans des hôtels aux halls décorés de filets de pêche, de flotteurs en verre et de palmiers nains en guise d'arbres de Noël. Même à cette époque-là, j'étais partagée au sujet de la Floride. J'adorais mes balades le long d'Ocean Drive et Collins Road devant les hôtels Art déco, les gigantesques épiceries fines, mon premier coup de soleil. En revanche les méduses me terrifiaient et je détestais l'aspect de mes cheveux dans ce climat humide. La chaleur me perturbe, l'immensité tropicale du paysage m'est aussi étrangère que Mars. Je ne suis pas faite pour la Floride, pourtant aucune région au monde n'exerce une séduction aussi irrésistible sur moi. Elle peut paraître flambant neuve et artificielle, mais il suffit de voir les Everglades, la réserve naturelle de Big Cypress ou de Loxahatchee pour se rendre compte que c'est aussi l'ultime frontière américaine. Régions sauvages et régions civilisées s'y côtoient ; tout est en mouvement : les lieux les plus développés ne sont que d'infimes clairières dans la jungle, laquelle, d'une incoercible fertilité, s'efforce chaque jour de les reconquérir. Dans le même temps la nature sauvage disparaît sous nos yeux : cinquante arpents des Everglades s'assèchent quotidiennement, de nouvelles maisons surgissent sur les dunes de sable, plusieurs autoroutes sont construites tous les ans. Rien n'est solide ni permanent, tout change ou s'évapore. La transition et la mutation se confondent, une fusion de moiteur et de sécheresse, de rébellion et de discipline, de nature et de culture. Des qualités définies sont séduisantes, mais la Floride fascine par son côté hybride. À Miami, j'ai vu un homme pêcher près d'une autoroute, dans un étang du parking d'un Burger King. Parfaitement

circulaire, les bords impeccables, cet étang n'avait rien de naturel. C'était une "carrière d'emprunt" qu'on avait abandonnée après avoir emprunté le sable nécessaire au nivellement d'une route. Une fois celle-ci achevée et le Burger King ouvert, l'eau avait dû couler ou s'infiltrer dans la carrière et des poissons s'y introduire – peut-être des oiseaux les avaient-ils laissés tomber, à moins qu'ils ne se soient faufiletés par des fissures souterraines – et c'était devenu un étang à moitié authentique. La nature l'avait presque récupéré. C'est l'effet que me fait la Floride, en perpétuelle évolution, ses paysages naturels sur le point d'être asséchés et développés, ses lieux manucurés sur le point d'être reconquis par la jungle. Il y a quelques années, j'ai renoué avec la Floride car mes parents ont acheté un appartement à West Palm Beach pour y passer l'hiver. Un golf admirablement entretenu jouxte leur immeuble : pelouse aussi verte et plate qu'un tapis de bain, haies taillées au cordeau – la quintessence de la civilisation. Des alligators n'en ont pas moins pénétré dans les cuves de décantation du terrain, si bien que des affiches placardées dans les vestiaires préviennent : **ATTENTION AUX ALLIGATORS SUR LE GREEN !**

L'État de Floride stimule les gens, leur insuffle des idées. Ils n'y atterrissent pas par hasard, ils y viennent à dessein – pour un nouveau départ tant la région semble s'y prêter ou pour se récompenser d'une vie de rude labeur tant la région est somptueuse et riche ou parce qu'ils ont d'autres projets et que la Floride leur paraît propice à n'importe quelle entreprise depuis des siècles. On peut la modeler, la réinventer. On l'a agrandie, amputée, drainée, creusée, pavée, draguée, irriguée, cultivée, défrichée, rendue à la nature, inondée, aplanie, incendiée. La sortie et l'entrée en fraude de marchandises est un flux permanent. C'est

une collision de choses qu'on n'imaginerait jamais trouver au même endroit – immeubles et pumas, forêts et supermarchés, jungle de singes et centres commerciaux, autoroutes et plantes carnivores, parcs à thèmes, palmiers royaux, hibiscus et hectares de marais que personne n'a, ne serait-ce qu'aperçus, brasillent sous la même voûte ensoleillée. Même les orchidées frisent l'extravagance. Non seulement il y a davantage d'espèces endémiques que partout ailleurs dans le pays, mais les forêts façonnées par l'homme – les serres – pullulent, remplies de fleurs incroyables créées en laboratoire, cultivées en éprouvettes, multipliées à l'infini. J'ai parfois l'impression que l'univers est régi par un certain ordre, il me suffit toutefois de me retrouver en Floride, submergée par ses incongruités et ses paradoxes, pour changer d'avis.

Au terme des témoignages sur la contrebande d'orchidées, la juge a paru perplexe. Une fois qu'elle eut déclaré que c'était une des affaires les plus intéressantes de sa carrière – j'en ai déduit qu'elle voulait dire bizarre –, elle a conclu en rejetant la demande de non-lieu. Le procès aurait lieu en février. Elle a interdit l'accès à la réserve naturelle du Fakahatchee aux inculpés – Laroche, Russel Bowers, Vinson et Brandy Osceola – jusqu'au verdict et les a congédiés. À la suite de quoi, elle s'est occupée d'un homme à l'air déprimé accusé de détention de stupéfiants. J'ai ratrapé Laroche devant la porte du tribunal. Il fumait. Il avait rejoint un groupe de trois hommes : Allan Lerner, l'avocat de la tribu des Séminoles, Buster Baxley, le vice-président de la structure des activités commerciales de la tribu, et Vinson Osceola, l'un des coaccusés. Les deux autres Séminoles n'étaient pas

venus à l'audience : à en croire Allan Lerner, l'un était malade et l'autre introuvable.

D'une humeur massacrate, Buster a pesté : "Nom de Dieu, je jure que je vais foncer dans les marais, armé d'une tronçonneuse!"

Laroche a écrasé sa cigarette : "Tu sais quoi, j'ai l'impression d'avoir été baisé. Bordel de merde, on m'a crucifié!"

Allan Lerner faisait passer son porte-documents d'une main à l'autre : "Écoute, Buster, j'ai vraiment essayé de faire valoir notre point de vue. J'ai rappelé à la juge que les Indiens possédaient le Fakahatchee autrefois, mais elle avait manifestement une idée derrière la tête. Ne t'inquiète pas. On réglera tout ça au procès." La mine encore plus renfrognée, Buster s'est éloigné, Vinson Osceola lui a vite emboîté le pas et, après un regard circulaire, Allan aussi. Laroche s'est attardé une minute, se tapotant le menton : "C'est n'importe quoi, ces gardes forestiers du marais sont des fumistes, a-t-il assené. Ils n'y connaissent rien aux plantes. Certains sont des imbéciles, de véritables connards. Ils ont la chance de m'avoir arrêté : je leur ai donné le nom des plantes. Sinon, ils n'auraient même pas su de quoi il retournait. Je me fiche du verdict. Je suis allé des milliers de fois dans le Fakahatchee et je compte bien y retourner autant."

John Laroche avait grandi à North Miami, une grande banlieue sur la route de Fort Lauderdale. Les Laroche habitaient un quartier à moitié industriel, proche néanmoins des marais et des forêts. Du temps de son enfance, sa mère l'emmenait souvent en voiture jusqu'aux réserves de Big Cypress et de Fakahatchee en quête de ce qui sortait de l'ordinaire. Son père ne

les accompagnait pas faute d'intérêt pour la nature et à cause d'un dos en mauvais état, séquelle d'une chute sur un chantier. Laroche était enfant unique depuis la mort prématurée d'une sœur. Un jour qu'il me racontait l'histoire des Laroche, il a déclaré : "Souffrance physique et douleur morale ont été le lot de ma famille." Pendant mon séjour de quelques mois en Floride, j'ai croisé brièvement son père ; j'aurais aimé faire la connaissance de sa mère qui n'est plus de ce monde. Laroche l'a décrite comme une grosse femme mal fagotée qui prétendait être juive de naissance, mais avait eu différentes ferveurs en matière de religion. C'était une enthousiaste, zélée et naïve. Elle ne déclarait jamais forfait ni ne se dégonflait quand ils pataugeaient dans des dolines. Elle avait une passion pour les orchidées ; s'ils en apercevaient une en fleur, elle insistait pour qu'ils laissent un repère et reviennent voir dans quelques mois si elle avait formé des graines.

Laroche avait connu un engouement passager pour la photo pendant son adolescence. Il s'était engagé à prendre un cliché de chaque espèce d'orchidée en fleur de Floride. Aussi, tous les week-ends, chargeait-il sa mère d'appareils et de trépieds et crapahutaient-ils dans la forêt. Cela ne l'avait pas satisfait longtemps : il lui avait fallu collectionner les orchidées, de sorte qu'il trimballait taies d'oreiller et sacs-poubelles pour les transporter. Sa collection était devenue conséquente en un rien de temps, ce qui lui avait donné l'idée d'ouvrir une pépinière. Après le lycée, il avait travaillé dans le bâtiment pour gagner sa vie, mais il avait fait une chute, s'était cassé le dos comme son père et avait dû prendre un congé maladie – un coup de chance, à son sens, qui lui avait permis de se consacrer aux plantes. Il s'était marié en 1983. Sa femme, dont il est divorcé, avait ouvert une pépinière à North Miami

qu'ils avaient appelé l'Arbre de Bromélia. Ils s'étaient spécialisés dans les orchidées et broméliacées, ces épineuses aéricoles poussant dans les arbres. Laroche, qui s'intéressait aux variétés les plus anciennes et les plus rares, avait fini par rassembler quarante mille plantes dans ses serres, dont certaines, à l'en croire, étaient les seuls spécimens à être cultivés. À l'instar de nombreux pépiniéristes, Laroche et sa femme s'en sortaient tout juste. Ce qu'il voulait, c'était trouver la plante qui ferait de lui un millionnaire.

Quelques jours après l'audience, Laroche m'a invitée à l'accompagner à une exposition d'orchidées. Il est venu me chercher dans une camionnette constellée de points de rouille. J'ai ouvert la portière. "Cette bagnole est une merde!, a-t-il lancé. Dès que je gagne le gros lot grâce à une orchidée, je m'en offre une sublime. C'est quoi la tienne? – Celle de mon père, une Aurora. – Génial! Voilà ce que je vais m'acheter." J'ai enjambé un fatras pour m'asseoir au bord du siège passager, les pieds sur un sac de terreau qui s'était répandu sur le sol par une fente. Laroche a démarré, pied au plancher, et j'ai eu la sensation de recevoir un coup de fouet. Chaque fois que la camionnette cahotait sur un nid de poule, elle grinçait, tremblait, tandis qu'une débauche de truilles, tournevis, pots de terre, canettes de Coca et objets mystérieux roulait par terre à la manière des billes en métal d'un flipper.

J'avais les yeux rivés sur la route, soucieuse qu'au moins l'un de nous deux se concentre. "Toute ma vie – ma vie de pépiniériste, évidemment – j'ai cherché une putain de plante rentable, a maugréé Laroche. J'avais un ami en Amérique du Sud qui vient de passer l'arme à gauche... un producteur plein aux as qui guignait une de mes formidables broméliacées. Je lui ai dit

# TABLE

La serre du millionnaire .....	9
Le clonage du fantôme .....	25
L'enfer vert.....	39
La fièvre de l'orchidée.....	47
Une vocation fatale .....	61
Une splendeur .....	93
La belle vie.....	111
La culture d'orchidées à la portée de tous....	143
Vols de plantes.....	163
Colombes grillées au barbecue .....	195
La tête d'Osceola .....	215
Fortunes .....	259
Une voie à suivre .....	279
Remerciements.....	301

RÉALISATION: NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCQ  
IMPRESSION: NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL: MAI 2018. N° 132001 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE